

Les Phéniciens, Carthage et nous : histoire et représentations

Corinne Bonnet, Véronique Krings

▶ **To cite this version:**

Corinne Bonnet, Véronique Krings. Les Phéniciens, Carthage et nous : histoire et représentations. Vita, Juan Pablo; Zamora, José-Ángel. Nuevas perspectivas I : la investigación fenicia y púnica, 13, pp.37-47, 2006, Cuadernos de arqueología mediterránea, 84-7290-318-4. hal-01996814

HAL Id: hal-01996814
https://hal.science/hal-01996814

Submitted on 16 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CUADERNOS DE ARQUEOLOGÍA MEDITERRÁNEA

EN COEDICIÓN CON EL



INSTITUTO DE ESTUDIOS ISLÁMICOS Y DEL ORIENTE PRÓXIMO







CSIC

Centro Mixto entre las Cortes de Aragón, la Universidad de Zaragoza y el Consejo Superior de Investigaciones Científicas

VOL. 13 2006

PUBLICACIONES DEL LABORATORIO DE ARQUEOLOGÍA
UNIVERSIDAD POMPEU FABRA DE BARCELONA

LES PHÉNICIENS, CARTHAGE ET NOUS: HISTOIRE ET REPRÉSENTATIONS

Corinne Bonnet – Véronique Krings

Définir son champ d'enquête n'a rien de rhétorique, spécialement lorsque l'on s'insère dans un volume collectif dont l'articulation repose sur les divers champs du savoir: que faut-il donc entendre par «histoire» ou, plus concrètement, quelles sont les limites à donner à la présente contribution si l'on tient compte du fait qu'elle prend place à côté de mises au point sur l'archéologie, l'épigraphie et la langue, la numismatique et l'histoire des religions, autant de disciplines profondément historiques? Plus que strictement événementielle, l'histoire que nous envisageons ici est tout à la fois politique, sociale, économique et culturelle, c'est-à-dire globale; elle transcende les divisions sectorielles et appelle la pluridisciplinarité. Elle n'est pas pour autant hégémonique, comme au temps des «sciences auxiliaires» de l'histoire positiviste, mais elle ne peut guère avoir de limites ni dans ses objets, ni dans ses questionnements, ni encore dans ses démarches, constamment alimentées et renouvelées par les apports de toutes les sciences humaines. C'est pourquoi cette contribution empiétera «programmatiquement» sur le jardin des voisins, proposant un bilan en quelque sorte «général», ou plus exactement transversal, historiographique davantage qu'historique, des études phénico-puniques, s'attachant à faire le point sur sa difficile identité et conceptualisation, sur les déséquilibres de son heuristique et sur son déploiement dans les divers espaces du territoire de l'historien. On nous excusera donc d'être à la fois imprécises et gourmandes, sélectives et personnelles dans le traitement d'un champ décidément diffus.

1. Les tendances historiographiques récentes: essai de lecture

Il semble bien qu'au cours de la dernière décennie du XX^ème^ siècle, les études phénico-puniques soient entrées dans une nouvelle phase historiographique. Plusieurs facteurs ont préparé la voie à cette évolution. En premier lieu: la *Mostra di Venezia*, «I Fenici», en 1988, conçue par S. Moscati comme la consécration publique et internationale d'un secteur de recherche qu'il avait pratiquement «inventé» et fermement consolidé au niveau académique en Italie. Certes, il ne s'agissait pas de la première, ni du reste de la dernière exposition sur les Phéniciens, mais elle eut un retentissement médiatique considérable et renforça indubitablement la cohésion de cette branche des sciences de l'Antiquité. Le volumineux catalogue (Moscati ed. 1988), traduit en plusieurs langues, donna aux études phénico-puniques une visibilité et une consistance nouvelles; il la dota d'un *corpus* de connaissances tangible, d'un point de référence «objectif». En deuxième lieu, on signalera les activités du groupe interuniversitaire belge d'études phéniciennes et puniques qui organisa, entre 1984 et 1990, un Colloque annuel, promptement publié dans la collection *Studia Phoenicia*. Point de ralliement des spécialistes, les activités du groupe belge contribuèrent considérablement au rayonnement des études phénico-puniques en Europe, voire au-delà. Enfin, les Congrès internationaux organisés périodiquement depuis 1979, au départ à l'initiative de S. Moscati (le sixième a eu lieu à Lisbonne en septembre 2005), suivis de la publication d'Actes, constituent, au-delà des aspects «grands messes», des lieux de rencontre et d'échanges fructueux et donnent à voir la vitrine d'un domaine d'études bien «vivant», structuré et ramifié. En té-

moigne aussi la mise en place d'un certain nombre de revues et de collections scientifiques (*Rivista di Studi Fenici, REPPAL, Transeuphratène, Byrsa...*).

C'est dans un tel contexte, et après une longue saison essentiellement marquée par des efforts heuristiques, avec, entre autres, les innombrables chantiers archéologiques en Méditerranée, que l'on a senti le besoin de *faire le point* et de *se doter d'instruments de synthèse* et *de réflexion méthodologique*. Coup sur coup, parurent donc, en 1992, le *Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique* (Lipiński éd. 1992), mis en chantier par le groupe belge dont il vient d'être question, puis le *Manuel de recherche* édité en 1995 par V. Krings sous le titre: *La civilisation phénicienne et punique* (Krings éd. 1995), enfin, la même année, le volume *I Fenici: ieri oggi domani. Ricerche, scoperte, progetti*, issu d'une journée de réflexion organisée par S. Moscati à l'Accademia Nazionale dei Lincei en 1994 (AA. VV. 1995).

S. Moscati introduit le volume en ces termes: «E' un momento di pausa, di riflessione, di critica e se occorre di autocritica in un ambito di ricerca che ha avuto recentemente grande sviluppo» (p. 7). Une citation d'A. Momigliano, deux lignes plus bas, indique bien que le propos se veut historiographique, donc problématique et méthodologique. Dans son introduction thématique, Moscati place dès lors *es meson* les questions de définition et d'auto-définition des Phéniciens, d'autonomie linguistique, culturelle et historique, de colonisation, de religiosité et de production artisanale, reproduisant en cela une «vulgate» qui s'inspire en fait de ses innombrables synthèses sur le sujet. Le volume s'articule en plusieurs sections – histoire, religion, philologie et épigraphie, économie et commerce, archéologie (Orient et Carthage, Occident), artisanat et art – selon une répartition qui ne pouvait évidemment être ni étanche ni totalement cohérente. Cet ensemble, riche de près de cinquante contributions, représente un excellent instantané des études phénico-puniques, peut-être davantage auto-célébratif que critique, mais très représentatif des avancées effectuées, de la dislocation géographique du secteur, de ses freins inhibiteurs. Il met aussi en évidence, comme le souligne C. Baurain (Baurain 1995: 21), l'hétérogénéité des formations et des parcours qui conduisent des spécialistes à s'investir dans le domaine phénico-punique: qui vient des études classiques, qui des études bibliques, qui de la philologie sémitique comparée, qui de l'histoire des religions, etc. Le secteur est donc un *melting pot* ou un carrefour, à l'instar de la civilisation phénico-punique. Une telle hétérogénéité peut s'avérer une richesse, dans la mesure où chacun apporte les méthodes et les problématiques de sa discipline d'origine, mais la question est de savoir si nous sommes en mesure de dialoguer, de nous confronter sur des concepts, des protocoles d'analyse, des méthodes et des thématiques.

La contribution la plus significative parue dans ce volume, pour notre propos, est incontestablement celle de S. F. Bondì: «Gli studi storici, tra bilanci e prospettive» (Bondì 1995b: 33-41). Il identifie, à juste titre, dans l'étude de S. Moscati, «La questione fenicia», parue en 1963 (Moscati 1963: 483-506), le point de départ de la réflexion historique sur le monde phénico-punique[1], puis il dresse un bilan des avancées sur divers fronts, en particulier en ce qui concerne les dynamiques coloniales (y compris le rôle spécifique de Carthage et les relations entre monde punique et mère-patrie phénicienne), les stratégies d'occupation territoriale, les modèles de fonctionnement mercantile. Nous y reviendrons, mais on peut dire d'emblée que, dans ces trois domaines, les progrès réalisés sont assurément liés à l'intégration d'instruments d'analyse et d'interprétation empruntés à l'anthropologie, à l'histoire économique et à la sociologie. En outre, S. F. Bondì a le mérite de souligner le fait qu'en dépit d'une carence documentaire perdurante, à tous les niveaux, on ne peut plus se contenter d'une approche globale, mais qu'il est fondamental de préciser les nuances régionales, de différencier l'apport de chaque secteur géographique, des villes et des campagnes, de la côte et de l'*hinterland*, sans toutefois *s'enfermer dans une approche sectorielle, pointilliste*, qui perdrait de vue l'indispensable regard comparatif et synthétique. Sans celui-ci, les études phénico-puniques risquent d'éclater en une multitude de micro-réalités locales *sans plus de véritable compréhension historique*. Du particulier au général, et vice versa, le travail de l'historien ne peut être statique, pas plus qu'il ne peut être anarchique.

Or, à cet égard, dans le même volume, M. Sznycer («L'état actuel et les perspectives des études phéniciennes et puniques: réflexions critiques d'un épigraphiste», Sznycer 1995: 216-224) met judicieusement le doigt dans la plaie, en s'interrogeant sur ce que l'on considère peut-être trop vite comme un progrès dérivant de l'accroissement du fonds documentaire et des publications. Une confrontation avec les grands maîtres du passé, C. Clermont-Ganneau ou A. Dupont-Sommer, semble, en effet, plutôt révéler une *régression* dans un double registre: «on observe, en effet, d'une manière générale, ou bien le recours constant à une comparaison illimitée, fondée sur une érudition

1. Avec, ensuite, entre autres, Moscati 1966; 1974; 1984; 1992a.

désordonnée, dispersée et jamais maîtrisée, ou bien un manque des connaissances de base, souvent confondant» (p. 220). Un peu plus bas, il dénonce «la légèreté, le manque de sérieux, parfois la fantaisie la plus débridée (qui) côtoient l'absence de toute méthode de travail et souvent de simple bon sens» (p. 223). Trop fréquemment, en effet, le monde phénico-punique, victime en quelque sorte de son succès médiatique, est devenu un terrain de chasse facile pour savants peu scrupuleux, un espace au sein duquel l'indigence des sources laisse trop d'espace à l'imagination au détriment de la rigueur méthodologique et de la saine érudition. Cette mise en garde reste de rigueur.

Sans nier que le volume dont nous venons de parler marque une étape dans la conscience historiographique des études phénico-puniques, il faut pourtant remarquer qu'il était sans doute encore trop tôt, en 1994-95, pour engager une réflexion sur les conditionnements «idéologiques» et sur les modèles de pensée qui ont opéré et opèrent encore au sein de ce domaine. En d'autres termes, pour reprendre des thématiques et des mots chers à M. Bernal (1996; 1999) et à E. Said (1997), se demander comment un tel secteur s'est construit et continue à se construire, quels «intérêts» – scientifiques, épistémologiques, mais aussi culturels et idéologiques, au sens large – il sert, comment il s'est structuré sur le plan de la géographie des pouvoirs académiques, sur quels présupposés et quelles représentations il repose.

On dispose certes d'une série d'éléments pour évaluer le contexte scientifique du XIX^ème^ siècle, grâce aux travaux de M. Bernal, qui a montré que l'idéologie néo-classique, celle du «miracle grec» et du modèle aryen, a voulu rejeter la culture phénicienne, donc sémitique, orientale, du côté de l'altérité pour mieux la différencier et la tenir à distance, comme on tient à distance l'Orient contemporain en Occident. Culture pratique de marchands, pas trop honnêtes au demeurant, dépourvus d'imagination mythique et artistique, bref une «sous-culture» incapable de rivaliser avec les fastes de l'hellénisme «pur et dur», une culture ontologiquement inférieure, qui a certes inventé l'alphabet, mais presque «par hasard» (*cf. infra* l'affirmation de Th. Mommsen à ce sujet).

Si l'on commence à y voir assez clair sur les idéologies scientifiques du XIX^ème^ siècle et de la première moitié du XX^ème^, en revanche, la deuxième moitié du XX^ème^ demeure pratiquement inexplorée de ce point de vue. Pour parvenir à un tel niveau de conscience historiographique et pour se distancier par rapport à leurs propres pratiques, les phénicologues contemporains ont sans doute dû attendre la disparition inopinée de S. Moscati (en 1997), le «père» de ces études, figure cardinale et imposante, mais aussi centralisatrice, qui n'a cessé de promouvoir, tout en respectant la diversité des approches, un discours de tendance consensuelle sur les Phéniciens.

Ainsi, un des traits saillants du domaine phénico-punique est que l'organisation des connaissances procède selon un double axe géographico-sectoriel[2] puisque la Méditerranée tout entière est le théâtre de cette civilisation dont la dispersion défie les vues d'ensemble. L'état des lieux, proposé dans le *Manuel de recherche*, comme du reste déjà dans le catalogue de l'exposition et dans les synthèses de Moscati, fait écho à cette double perception («Initiation à la civilisation» et «Les aires de la recherche»), tout en mettant l'accent, d'entrée de jeu, sur les sources: leur nature, leur quantité et qualité, les discours et les valeurs qu'elles véhiculent, les biais qu'elles charrient. Une manière de souligner le fait que notre écriture de l'histoire phénico-punique est fortement conditionnée, dans ses problématiques, ses attentes et ses enjeux, par notre rapport aux sources. On n'en sera jamais trop conscient.

Eu égard au balisage géographique, on notera que le quadrillage de l'espace phénicien n'est pas aussi obvie qu'il ne pourrait y paraître. En effet, cohabitent, au sein de cette grille de lecture, des entités géographico-culturelles anciennes, de définition souvent malaisée (Étrurie, Syro-Palestine, etc.), des espaces insulaires (Sardaigne, Baléares, etc.) et des États modernes (Maroc, Libye, etc.), en fonction sans doute des données de la géopolitique ancienne et des traditions archéologiques nationales ou locales qui se sont «emparées» d'un secteur, y compris pour y chercher des formes de légitimation idéologique dans le cadre d'un certain nationalisme ou particularisme. D'où un découpage territorial hybride sur lequel il faudrait s'interroger, même s'il fait désormais partie de la tradition de ces études. Au milieu de la cartographie phénico-punique passe une sorte de ligne Maginot qui divise l'Orient de l'Occident, les spécialistes des réalités phéniciennes des exégètes des choses puniques. Sans verser dans la caricature, il faut bien reconnaître que cette bipartition, sensible dans le *Manuel* par la réduplication de certains traitements thématiques et due à «des raisons de spécialisation et de compétence», est à bien des égards problématique, surtout si l'on tend l'oreille aux textes qui soulignent la persistance d'un lien organique entre le monde punique et la matrice phénicienne. On dispose en fait des prémisses idéaux pour instruire autant de dossiers comparatifs que possible – sur l'économie, la religion, les institutions, l'urbanisme, etc. – mais c'est rarement le cas, ce qui est dommage parce que l'histoire se nourrit des va-et-vient féconds entre modèles et adaptations,

2. Par «secteur», on entend ici les diverses branches du savoir sur l'Antiquité: archéologie, épigraphie, numismatique, etc.

des écarts conscients et inconscients entre bagage «inné» et traits acquis. Priver les études, significativement qualifiées de phénico-puniques, de cette dynamique intrinsèque serait une erreur: les effets négatifs de cette tendance se font du reste déjà sentir et rejoignent les critiques exprimées en 1994 par M. Sznycer. Un certain protectionnisme chronologique, qui tend à isoler le monde phénico-punique de ce qui précède l'avènement de l'Âge du Fer et des développements d'époque hellénistique et romaine, est tout aussi dommageable. Bref, il est impératif de résister à une tendance générale dans les études historiques, celle du cloisonnement au sein de micro-domaines de recherche.

2. Les voies incertaines de l'autonomie

L'étude du développement des études phénico-puniques n'est pas sans intérêt pour éclairer nos pratiques actuelles (Gras – Rouillard – Teixidor 1989; Liverani 1998: 5-22; Mederos 2001: 37-47). Par rapport à l'égyptologie ou à l'assyriologie, pour ne pas parler des études grecques et romaines, qui entrent énergiquement, dès la fin du XVIII^ème^ siècle et au début du XIX^ème^, dans le champ de l'exploration archéologique, la Phénicie émerge en 1860 avec la *Mission de Phénicie* d'E. Renan, le *prôtos heuretès* de cette discipline; une mission qui s'inscrit dans le cadre de l'intervention militaire de Napoléon III aux côtés des chrétiens maronites menacés par les druses, dans un contexte où les puissances occidentales sont très actives dans l'Empire ottoman (Renan 1865-1874). La lecture, encore si instructive, de ce volume montre au demeurant que l'intérêt de Renan était presque entièrement tourné vers la Palestine, dont la Phénicie apparaissait comme une *marche*. À tout bout de champ, il interprète les réalités phéniciennes qu'il découvre avec des catégories empruntées aux études bibliques ou, pire encore, en s'inspirant des textes bibliques qui fustigent la «religion cananéenne», ses idoles grossières, ses hauts-lieux, ses cultes obscènes, sa prostitution sacrée, etc. Ce prisme déformant n'appartient pas encore totalement au passé de nos jours, si tant est que l'on continue régulièrement à vocaliser les termes phéniciens selon les règles de la phonétique hébraïque. Et pourtant, avec le déchiffrement précoce, au départ d'une inscription bilingue gréco-phénicienne de Malte (*CIS* I 122-122 bis), de l'alphabet phénicien par l'abbé J. J. Barthélemy (1716-1795) dès 1758, on aurait pu assister à une rapide émergence des études phénico-puniques comme discipline autonome. Dès le milieu du XVII^ème^ siècle, S. Bochart (1599-1667), avait du reste proposé un développement cohérent et organisé de la langue et des colonies phéniciennes, projetant le monde phénicien «avec éclat sur la scène de l'Histoire» (Gras – Rouillard – Teixidor 1989: 11).

Si ce ne fut pas le cas, c'est sans doute essentiellement parce que, face à des identités culturelles fortes, comme celles de l'Égypte ou de la Grèce, berceaux d'esthétiques très parlantes, d'idéologies marquantes, de religions foisonnantes et d'un discours identitaire appuyé, la civilisation et l'identité phénico-puniques apparaissaient comme insaisissables, à un moment où – nous parlons du XIX^ème^ siècle – les nations se construisaient sur le socle d'une identité culturelle forte et visible, enracinée dans l'histoire. Renan lui-même ne cesse de se plaindre de l'extrême pauvreté de ce qu'il trouve dans le sol phénicien et il évoque même les oracles bibliques contre Tyr pour souligner l'évanescence d'un site qu'on cherche et qu'on ne trouve pas. Seules les inscriptions, avec le *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, mis en chantier en 1867 et dont le premier fascicule paraît en 1881, donnent à la civilisation phénicienne ses lettres de noblesse, mais... jamais, dans aucune inscription, l'ethnique «Phénicien» ou la nation «Phénicie» n'est mentionnée. Et pour cause: c'est une «invention» des Grecs !

L'art et l'architecture résistaient aussi à l'appréhension historique: éclectiques, hétéroclites, bâtards, au point d'apparaître comme inexistants. La culture hybride ou métissée des Phéniciens et des Puniques, par opposition à la «pureté» du «miracle» grec, marqué au sceau de l'autochtonie culturelle, était donc une culture peu définie, peu spectaculaire, exposée à des processus de «porosité» avec les cultures indigènes, plus méprisées encore. Bref, une culture de «perdants»[3], émanant d'un peuple sans «goût», sans personnalité, dont l'apport est comparé par Th. Mommsen à l'action involontaire des oiseaux transportant des graines[4]. D'une certaine façon, *Salammbô* de G. Flaubert est également le reflet du bagage culturel européen et de la vision négative de Carthage telle qu'elle ressortait, au milieu du XIX^ème^ siècle, de la lecture des textes antiques. À quoi s'ajoutaient les difficultés qu'il y avait alors à appro-

3. On rappellera ici les jugements de G. De Sanctis sur Carthage, en 1931, dans le tome IX de l'*Enciclopedia italiana*, à la faveur de l'entrée « Cartagine » et dans le tome IV de sa *Storia dei Romani*, paru en 1964. À ses yeux, la disparition de Carthage apparaît comme une «profonde exigence historique», celle de neutraliser l'élément oriental, néfaste dans l'évolution de l'humanité. Sur ces questions, Bonnet 2005: 139-160.

4. «Comme le grain de blé tombant au hasard du bec de l'oiseau» (Nicolet 1985: 360).

cher la Carthage punique, en raison d'une archéologie balbutiante: «Je cherche à retrouver l'*architecture punique*, qui devait être un mélange de la phénicienne et de la grecque ? Mais quels étaient les ornements ? Quel était le goût punique ?» écrit Flaubert[5].

L'absence de conscience «nationale» phénicienne ou d'art «phénicien» n'a pourtant pas empêché l'historiographie de travailler sur le monde phénicien et les études phénico-puniques d'exister et de prospérer. Héritiers plus ou moins conscients et plus ou moins critiques du cadre mental mis en place par les Grecs, inventeurs des Phéniciens, les historiens modernes se sont efforcés de dégager un faciès phénicien susceptible de constituer une plateforme objective et de préciser les contours spatio-temporels de leur objet d'étude. Un certain consensus s'est dégagé autour d'une définition somme toute conventionnelle du champ phénico-punique et d'un découpage qu'il serait bon de considérer, encore et toujours, comme expérimental, soumis au crible de la documentation. Or, ce n'est guère le cas, en dépit de sollicitations répétées (*cf.* notamment Salles 1995: 555), et l'on s'achemine de plus en plus vers une vulgate figée, en voie de «fossilisation». Certes, le découpage chronologique, entre 1200 et 323 av. J.-C., des Peuples de la Mer à la mort d'Alexandre, n'est pas dépourvu de logique et de fondement, mais il mérite d'être pour le moins discuté, remis en question à la lumière des puissants éléments de continuité structurelle avec les époques antérieures: par exemple, el-Amarna pour la structure géopolitique (*cf.* Liverani 1996: 249-259), Ugarit pour divers éléments des panthéons et des rituels, la logique «tributaire» qui précède 1200 et perdure avec les royaumes hellénistiques, etc.

Après le passage des Peuples de la Mer en 1200 av. J.-C., les cités phéniciennes apparaissent sans doute comme un «acteur» historique plus entreprenant, donc plus visible au sein du *New Deal* géopolitique du début de l'Âge du Fer. Mais les archéologues eux-mêmes (*cf.* Salles 1995: 555-582) reconnaissent qu'il est presque impossible de déterminer les caractéristiques d'un faciès archéologique spécifiquement phénicien, de sorte que ce sont essentiellement des critères linguistiques et paléographiques qui définissent l'«identité» phénicienne, la culture matérielle étant en bonne partie commune aux régions environnantes.

On en vient dès lors à se demander si l'élément majeur de l'identité phénicienne n'est pas précisément la dimension méditerranéenne, c'est-à-dire, paradoxalement, la dilatation, voire la dissolution de l'identité nationale dans un horizon international, avec ce que cela implique de métissage culturel. Au total, une identité faite de creux autant que de pleins, de spécificités et de traits communs, un territoire scientifique aux frontières mouvantes, ce qui implique une part de «construction» historiographique très importante pour lui conférer une autonomie réelle et crédible, au-delà de l'éclatement en micro-domaines relevant des traditions historiographiques et archéologiques nationales ou régionales dont la somme ne suffit pas à produire un tout cohérent. Dans un tel espace, l'étude des marqueurs chronologiques revêt un intérêt tout particulier, s'il s'agit de préciser la présence phénicienne et son développement dans une région: sources écrites, analyses d'art & fact, données stratigraphiques, datations au radiocarbone sont amenées, en dépit d'apports contradictoires, à retenir davantage l'attention[6].

3. Le destin historique des Phéniciens: histoire événementielle et lecture «impérialiste»

Le déficit documentaire, dont nous ne cessons de souligner les implications historiographiques, est aussi à l'origine d'une question récurrente dans les études phénico-puniques: dans quelle mesure une grille événementielle est-elle le socle indispensable à une approche historique ? G. Bunnens, dans le *Manuel*, paru en 1995, estime qu'écrire une histoire événementielle de la Phénicie relève du fantasme (Bunnens 1995: 222): les sources ne permettent pas de proposer un récit suivi, car, d'une part, les textes littéraires sont «indirects», c'est-à-dire le fait non pas des Phéniciens, mais de ceux qui furent en contact avec eux et, d'autre part, les inscriptions monumentales font défaut. Cette réflexion vaudrait aussi pour l'histoire de Carthage. En effet, en 1979, lors du premier Congrès d'Études phéniciennes et puniques, G.Ch. Picard avançait que l'histoire de Carthage ne pouvait être écrite qu'à compter du début du V^ème^ siècle av. J.-C., les temps antérieurs étant ceux des «mythes» (Picard 1983: 280). De surcroît, en 1985, en introduction à sa *Geschichte der Karthager*, W. Huss rejetait, comme trop optimiste même, la prise de position de l'historien et archéologue français (Huss 1985). C'est pourtant une «histoire de Carthage» qu'offre le volume, depuis les débuts de l'expansion phénicienne en Occident jusqu'à la destruction de la métropole punique. Pour chacun

5. G. Flaubert, *Correspondance* II, Paris 1980, p. 693.

6. *Cf.* le projet collectif en cours dirigé par C. Sagona, «Beyond the Homeland: markers in phoenician chronology».

des trente-neuf chapitres qui le constituent, le texte est accompagné d'un appareil de notes où sont souvent nuancés les propos «carrés» tenus dans le corps du texte, attirant de ce fait l'attention sur les vides et les creux de la documentation. Vingt années nous séparent de cet ouvrage qui fera date.

Aujourd'hui, s'il ne peut être question de balayer les doutes savants auxquels nous venons de faire écho, n'est-on pas amené à avancer que cette idée pourrait sous-estimer une autre voie ? Ne peut-on, en effet, valoriser l'événementiel contenu dans les textes anciens dans une autre perspective que celle d'un discours historique de type «positiviste» ? Ne faut-il pas plutôt privilégier la mise en scène et en perspective de l'événement, dans un discours historique certes discontinu, «en pointillés», mais néanmoins porteur de sens ? Il s'agit alors de travailler sur les «parcours de l'information» au sein desquels le récit de l'événement devient un «signe» sans cesse resémantisé.

On touche par ce biais à un vieux débat méthodologique – un des rares ! – dans les études phéniciennes et puniques: à plusieurs reprises, en effet, M. Sznycer est revenu sur ce qu'il appelle «l'écueil classique», une dénomination devenue «canonique». L'idée est que la littérature classique n'offrant qu'un regard indirect ou extérieur, son utilisation est extrêmement difficile. S'il convient certes de signaler les dangers représentés par l'écueil, un autre risque surgit cependant: la fuite, le déni d'histoire... Dans le contexte heuristique que nous connaissons, il est de fait nécessaire de «valoriser» chaque témoignage et d'en faire, du moins pour un temps, un objet spécifique d'investigation, de façon à éviter de mettre tous les auteurs «dans le même sac» ou de les utiliser de manière instrumentale et sélective, selon les nécessités de l'argumentation, en «désincarnant» le témoignage, réduit *ipso facto* à l'état de «fragment». Une telle démarche aboutit à terme à la constitution de «vulgates», où l'on retient dans les sources l'information qui intéresse, sans se soucier de ce qu'elle représente pour ceux qui la rapportent à des époques et dans des contextes variés. Si on multiplie les niveaux auxquels on interroge les textes, un vaste champ d'investigation s'offre au chercheur. Par exemple, l'hostilité des auteurs classiques envers les Phéniciens et les Carthaginois et leur rejet d'une civilisation «autre» (*cf.* Bonnet 2005: 139-160), une fois replacés dans le contexte de la littérature classique, doivent être relativisés. Bien sûr, les auteurs grecs et romains nourrissaient des préjugés à l'encontre des habitants de Carthage. Mais, d'une part, tel est le cas de nombreux peuples et, d'autre part, cela ne doit pas occulter d'autres aspects, par exemple le fait que certains auteurs anciens ont écrit dans un sens favorable aux Carthaginois. On ne peut donc invoquer l'hostilité envers les Carthaginois comme unique clé de lecture des témoignages anciens. À une formule qui résume les témoignages classiques au danger qu'ils recèlent, on préfère une attitude constructive qui, en restituant leur complexité, multiplie les niveaux auxquels ils peuvent être interrogés et enrichit les dossiers dans lesquels ils sont invoqués. Du reste, les textes classiques ne sont pas à l'origine de tous les avis péjoratifs qui ont circulé sur les Phéniciens. Les jugements émis sur la piètre qualité de l'art phénicien, sur son absence d'originalité ou sur l'incapacité des Phéniciens et des Carthaginois à produire une littérature ne doivent rien aux sources gréco-latines et ont été développés à partir de préjugés modernes.

Une telle approche conduit naturellement à envisager l'historiographie moderne elle aussi comme une constante réécriture des données historiques. Car, si l'on retient qu'un «fait historique» connaît plusieurs «vies», associées à ses récupérations successives, il n'y a pas de raison de s'arrêter avec la fin de l'Antiquité ! Cela entraîne un surcroît d'intérêt pour les sources et pour leur utilisation, qui suppose parallèlement de s'interroger sur la validité et les effets de l'utilisation *combinatoire* des sources: textes + archéologie; Ancien Testament + sources classiques; inscriptions + images, etc. Certes, le croisement des témoignages fait impérativement partie de la boîte à outils de l'historien, mais il nécessite, au préalable, une prise en compte approfondie de la nature spécifique de chaque source, de son contexte de «fonctionnement», des segments de sa tradition, des détours de ses utilisations diachroniques. Ce n'est qu'en procédant de la sorte que l'on parviendra à respecter le message des sources, à ne pas les surinterpréter et à ne pas générer de fragiles consensus. Par exemple, on a constaté que les données archéologiques étaient parfois interprétées, et même diversement interprétées, en fonction des présupposés qui président à l'explication historique soutenue. Le cas de la Sardaigne au VI[ème] siècle est révélateur à cet égard (*cf.* Krings 1998: 348-352): des traces de destructions ont été invoquées pour étayer aussi bien les thèses qui veulent que les Carthaginois aient combattu des indigènes que celles qui les font s'opposer à des Phéniciens, tandis que le nom de Malchus, attesté par un passage de Justin (XVIII 7), a été utilisé pour incarner le moment où les «Phéniciens» ont cédé le relais aux Carthaginois en Méditerranée occidentale. Un tel procédé apparaît artificiel: les *Histoires Philippiques* sont sollicitées ici pour illustrer une transition, tout comme elles le sont, à propos de la fin de Tartessos, pour donner consistance à l'idée selon laquelle celle-ci est imputable aux Carthaginois. Sur le fond, la démarche qui associe Malchus à une transition archéologiquement observable n'est guère différente de celle qui préside à d'autres rapprochements aujourd'hui remis en cause, comme lorsqu'on a considéré les lamelles de Pyrgi comme les ex-voto de la bataille d'Alalia ou lorsqu'on a opéré un lien entre la statue dite du «jeune homme de Motyé» et un culte rendu à Hamilcar après Himère.

Plutôt que d'ambitionner une reconstruction de type «annalistique» et globalisante, il semblerait plus stimulant de s'interroger sur le type de périodisation possible et pertinente, sur les articulations entre l'histoire de la Phénicie et de Carthage et celle des grandes civilisations environnantes: par exemple, que représente au juste le V[ème] siècle av. J.-C. pour les cités phéniciennes et pour Carthage, quand on sait qu'il marque ce qu'on considère le plus souvent comme le *floruit* de la civilisation grecque des *poleis* ? Où en est-on de l'articulation entre expansion phénicienne et colonisation grecque, étant entendu que le discours de nos sources (classiques évidemment) tend à amplifier la seconde aux dépens de la première qui ne serait qu'une «esquisse», du reste racontée en recourant aux modules narratifs typiques de la colonisation grecque (mythes de fondation, oracles, reliques, tentatives multiples, obstacles, conflictualité locale, etc.) ?

Par ailleurs, on soulignera le fait que l'histoire de la Phénicie est surtout celle d'une interminable domination extérieure: une *translatio imperii*, des Assyriens aux Babyloniens, des Babyloniens aux Perses, des Perses aux Gréco-Macédoniens, donc une histoire *écrite par les vainqueurs*, qui masque en grande partie les évolutions *internes*, sur le plan institutionnel et social en particulier. Ce type de saisie est naturellement lié à la nature de la documentation, mais elle repose aussi sur des présupposés idéologiques. L'Orient est, en effet, perçu, depuis l'Occident, comme la terre d'un despotisme plus ou moins immuable et atavique, et l'historiographie coloniale, porteuse d'un «impérialisme» prétendument civilisateur, a fait ses choux gras d'une telle grille de lecture. L'opposition entre Aryens et Sémites traverse, en effet, le discours historiographique sur les Phéniciens à dater de la fin du XIX[ème] siècle, un discours «racial», à défaut d'être systématiquement «raciste», banal pour cette époque habituée à caractériser le destin historique des peuples sur la base d'une sorte de déterminisme ambiant. Le stéréotype de l'«Oriental», du «Sémite» s'élabore alors et est appliqué aux Phéniciens, non sans contradiction du reste. Car l'image du nomade du désert, dépourvu d'esprit politique et industrieux, née de la lecture de la Bible et réactualisée par la connaissance des Bédouins, s'applique particulièrement mal aux Phéniciens. Dans leur cas, on met plutôt en avant les discours dénigrants des Grecs et des Romains, en rapport avec le cliché de la *fides punica*, aisément rapprochés de l'expérience des marchands levantins modernes (*cf.* les nuances justement apportées par Liverani 1998: 6-7). L'objectif est cependant toujours le même: mettre en avant, par le biais de préjugés millénaires, une forme d'infériorité intrinsèque légitimant la domination occidentale d'hier et d'aujourd'hui, bref un impérialisme qu'E. Said a justement dénoncé comme une forme de non-culture. Dans ce tableau désolant, il faut reconnaître que les Phéniciens sont sans doute ressentis comme les moins distants: d'une part, parce qu'on leur doit l'alphabet, d'autre part, parce que leurs cités-États sont vues par certains comme les signes avant-coureurs des *poleis* grecques, donc des valeurs cardinales pour la civilisation occidentale, comme la liberté, voire la démocratie, dans un contexte pourtant marqué par le despotisme. Proche et distante à la fois, la Phénicie apparaît comme un espace de médiation entre Orient et Occident.

Dans le cas de Carthage aussi, le concept d'*empire* fonctionne comme un «attrape-mouches», dans la mesure où la trajectoire de l'expansion carthaginoise – qui culmine avec les Guerres puniques – tend à accaparer le discours antique et moderne. Le nom de Carthage est traditionnellement associé à celui de Rome, et c'est surtout dans ses rapports avec celle-ci qu'elle a retenu l'attention. La paire «Carthage et les Grecs» (Krings 1998) apparaît comme secondaire, encore que l'on considère souvent le mouvement de la colonisation grecque par rapport à l'expansion phénicienne contemporaine, et vice versa. Mais, dans un cas comme dans l'autre, c'est à la lumière de la conception, pratiquement posée en axiome, d'un empire carthaginois que les rapports des Grecs et des Romains avec Carthage sont présentés. En cela la *Geschichte der Karthager* de W. Huss suit encore les pas de l'*Histoire ancienne de l'Afrique du Nord* que S. Gsell mit au point au tout début du XX[ème] siècle et qui évoque «l'œuvre grandiose de défense et de domination que Carthage entreprit dans la Méditerranée occidentale et à l'entrée de l'Océan, probablement à partir du VII[ème] siècle, mais surtout au cours du VI[ème] et au commencement du V[ème], dans cette période d'expéditions et de conquêtes qui paraît avoir été la plus glorieuse de son histoire» (*HAAN* I: 459). Chez l'un comme chez l'autre, en outre, la présentation de la période antérieure à la bataille d'Himère (480) par aires géographiques (*cf. supra*, sur ce type de présentation), qui aligne les régions comme autant de «provinces», tend à accréditer l'objet même de la démonstration, à savoir la formation d'un sujet politique structuré: un «empire».

Ce n'est que récemment qu'on a dépassé cette approche «colonialiste» et recentré les recherches sur les questions d'occupation du territoire, mettant en évidence l'articulation entre sites côtiers et hinterland, entre ports et terroirs (*cf.*, pour le maillage administratif aussi, Manfredi 2003a). En filigrane, apparaît la controverse, sensible dès le XIX[ème] siècle et dans tous les courants de la recherche postérieurs, sur la nature de la puissance de Carthage: maritime/mercantile ou terrienne/agricole (*infra*).

4. Entre terre et mer

On constate que le poids des traditions historiographiques, anciennes et modernes, est très sensible dans notre bilan. On observe ainsi que la recherche peine à s'affranchir des cadres mentaux hérités de l'Antiquité, notamment de la vision ethnographique traditionnelle, en vertu de laquelle chaque peuple est associé à une *forma mentis*, à un *tempérament* qui se manifeste à la fois dans la vie politique, dans les activités économiques et dans les productions culturelles. Cette conception a été relayée par l'histoire idéaliste et essentialiste de la fin du XVIII[ème] et du XIX[ème] siècle, qui attribuait à chaque peuple une identité existant «en soi», pratiquement en dehors de l'histoire. C'est le *Volksgeist* de l'historiographie romantique allemande qui a eu une certaine prise en France, par exemple dans les travaux d'E. Renan (Olender 1989). Cette manière de voir les choses tend à maintenir les peuples dans des rôles précis. Ainsi, le rôle de peuples commerçants assigné aux Phéniciens et aux Carthaginois a eu comme conséquence, parmi d'autres, de focaliser l'attention des historiens sur les aspects relatifs au commerce, aux échanges, à la navigation. Ainsi les travaux de A. Heeren (1760-1842) et surtout de F.-C. Movers (1806-1856), en proposant un panorama de l'expansion phénicienne en Méditerranée, traitaient de façon privilégiée l'histoire politique, l'évolution des colonies, le commerce et la navigation. Intéressante à noter est aussi la perspective donnée par l'*Histoire de l'art dans l'antiquité* de G. Perrot et C. Chipiez, dont le volume III, paru en 1885, était consacré à la Phénicie: le manque d'originalité artistique, la luxure et la cruauté sont clairement mis en rapport avec les activités commerciales des Phéniciens (Perrot – Chipiez 1885). Simultanément, se développa un intérêt similaire pour l'histoire de Carthage en Angleterre et en Allemagne (O. Meltzer 1879; 1896).

En conséquence, a été occulté un des traits majeurs de la colonisation phénicienne, à savoir l'exploitation des terroirs et la production agricole, un domaine dans lequel les Phéniciens apparaissent pourtant à bien des égards novateurs dans l'Occident méditerranéen. Des recherches récentes et en cours tentent d'approfondir notre connaissance du monde rural phénicien et punique, un domaine longtemps en disgrâce, et à le mettre en perspective en particulier à l'échelle des paysages méditerranéens et atlantiques. L'étude de l'agriculture et de la campagne dans le monde punique en général a souvent été fondée sur les sources classiques à partir desquelles on a proposé des descriptions du territoire carthaginois. On sollicite habituellement les témoignages de Varron, Caton, Columelle et Pline l'Ancien, des auteurs qui portent un intérêt particulier à l'agriculture – d'autres sources, comme Tite-Live ou Diodore de Sicile, se situent davantage sur un plan générique. En 1979, lors du Premier Congrès des études phéniciennes et puniques, B. Isserlin (1983: 157-163), relayé par J.-P. Morel (1988: 275-288), avait émis le vœu que l'archéologie se saisisse de ces questions. Malgré un retard sensible par rapport au monde grec et étrusque, sans parler de Rome, les recherches se multiplient en ce domaine. L'étude conjointe du paysage, des ressources et de la population, amène à réfléchir sur le rôle joué par l'agriculture dans les structures sociales phéniciennes et carthaginoises (Gómez Bellard, ed. 2003). De telles études nécessitent une synergie entre des approches larges au niveau de la connaissance de l'occupation rurale, à travers les résultats de *surveys* ainsi que ceux qui sont issus de la fouille; elles prendront en compte la production agricole et son organisation, à travers les outils ou les analyses botaniques et zoologiques, de même qu'elles étudieront de façon approfondie les édifices en rapport avec ces activités[7].

5. Bilan et perspectives

Pour prendre, d'un autre observatoire, le pouls de l'évolution de la discipline, il peut être utile de sonder la bibliographie afin de dégager quelques tendances communes, mais aussi des spécificités ou des originalités[8]. Le dépouillement des dix dernières années de la section «Libri» du bulletin bibliographique annuel de la *Rivista di studi fenici* confirme le fait, relevé ci-dessus à propos des instruments de travail, que les années '90 ont vu fleurir une série importante de synthèses, mais, par rapport aux grands pionniers qui embrassaient d'un même regard Orient et Occident, on notera une nette tendance à la spécialisation: les uns travaillent sur la Phénicie (C. Baurain – C. Bonnet, F. Briquel-E. Gubel, G. Markoe dans une certaine mesure, C. Bonnet tout récemment), les

7. Tel est le sens de l'initiative lancée par P. van Dommelen et C. Gómez Bellard, *Rural Landscapes of the Punic World*, en cours de réalisation.

8. On se contentera ici d'un renvoi aux auteurs de titres que nous évoquons brièvement, l'objectif de cette contribution n'étant pas de fournir une bibliographie détaillée: il s'agit seulement pour nous de relever des tendances dans la production historiographique.

autres sur Carthage ou le monde punique (W. Huss, M. Fantar, S. Lancel, A. Beschaouch, dans la tradition de S. Gsell si l'on veut, mais en recentrant le propos sur la seule réalité carthaginoise ou punique). L'exception qui confirme la règle est le bel *Univers phénicien* à six mains qui, pour parvenir à cet objectif, a combiné les talents de M. Gras, P. Rouillard et J. Teixidor. Livre original aussi par le plan qu'il adopte: thématique et non pas systématique, donc davantage problématique que synthétique, significativement introduit par une réflexion historiographique. La publication de nombreuses monographies sur un site ou sur une région (Gadès, Tyr, Byblos, Lilybée, Palerme, Kerkouane, Tharros, la Transeuphratène, etc.) est révélatrice d'une discipline attentive aux contextes spécifiques, disposant d'un matériel progressivement suffisant pour parler du «singulier» autant que du général, pour autant qu'on évite – ce qui n'est pas toujours le cas – l'esprit de clocher, le discours «logographique» qui fait des Phéniciens ou des Puniques les valeureux «ancêtres» de nations ou de groupes en mal d'identité ou de légitimation.

De ce point de vue, une perspective particulièrement fructueuse est celle qui explore les dynamiques interethniques, comme la synthèse de F. Briquel sur les rapports entre les cités phéniciennes, Israël et Juda (Briquel-Chatonnet 1992), celle de V. Krings sur Carthage et les Grecs (Krings 1998), celle d'A. Ferjaoui sur les contacts entre Carthage et l'Orient (Ferjaoui 1993), ou encore les travaux des collègues espagnols et sardes sur les processus d'acculturation avec le monde indigène (J. L. López Castro, D. Ruiz Mata, P. Bernardini et C. Tronchetti). Ce type d'approche a le mérite d'attirer notre attention sur le caractère fluctuant des découpages territoriaux et culturels, au sein d'un cadre événementiel soigneusement précisé, bref de rendre aux études phéniciennes ce dynamisme qui était le propre d'une civilisation aux contours fluctuants.

De cette volonté d'approche «dynamique» témoigne le tout récent volume intitulé *El hombre fenicio. Estudios y materiales*, dirigé par J. Á. Zamora (2003). S'inscrivant dans la perspective tracée par les volumes publiés par l'éditeur Laterza (*L'uomo romano, L'uomo egiziano, L'uomo greco*) ou par Hachette (*L'homme romain*), le livre met au cœur du propos, non pas les événements, mais les hommes, par le biais de catégories sociales, pratiquement «idéaltypiques», comme le roi, le soldat, la femme, le mort, etc. Au lieu de traquer les parcours d'individus précis, il s'est agi, en se fondant sur des sources et sur des méthodes d'investigation variées, de dégager une approche à situer, au gré de l'initiative et de la personnalité des contributeurs, entre l'anthropologie historique, la psychologie sociale et l'histoire des mentalités. La difficulté initiale de l'entreprise résidait précisément, comme le souligne l'éditeur en introduction, dans l'histoire et la nature des études phéniciennes, marquées par la rareté des débats méthodologiques, autant que par la variété et la dispersion à la fois des témoignages et des horizons / traditions (culturelles et académiques) dont sont issus les chercheurs qui les sollicitent. Le défi était rendu plus périlleux encore par la nécessité de prendre en compte le poids des archétypes anciens et extérieurs relatifs aux Phéniciens dont l'«autoreprésentation» est par ailleurs fort mal connue. À l'arrivée, en plus d'être le premier ouvrage de ce type dans nos études, cette œuvre collective démontre, à travers l'accent mis sur les sources et sur leur exploitation «au plus près», tout l'intérêt qu'il y a à «multiplier» les approches les concernant.

Le foisonnement bibliographique dont on s'est efforcé ici de rendre compte de manière très sélective ne doit cependant pas masquer le fait que l'écriture de l'histoire deviendrait vite répétitive et circulaire si elle n'était pas sollicitée par les apports nouveaux de l'archéologie, outre que par des questionnements réitérés et renouvelés autour de textes souvent connus, il est vrai, depuis plus d'un siècle. La fermeture des chantiers de fouille au Liban, jusqu'il y a une dizaine d'années, a empêché le renouvellement du bagage épigraphique phénicien, alors que le corpus punique, plus riche, mais aussi très répétitif, n'a pas connu non plus d'accroissement spectaculaire. À présent que le Musée de Beyrouth a rouvert ses portes et que les magasins font l'objet d'une étude systématique, on peut espérer à court terme un nouveau corpus des inscriptions phéniciennes avec quelques apports intéressants, mais il serait tout aussi souhaitable que les inscriptions, même les plus connues, fassent l'objet d'une révision approfondie. On soulignera, par exemple, le fait que le filon onomastique, et plus encore prosopographique, mise à part l'enquête isolée de K. Geus (1994), n'a que rarement retenu l'attention (voir aussi les excellentes recherches onomastiques de K. Jongeling sur l'Afrique du Nord: Jongeling 1984, 1994). Or les études classiques ont montré que celles-ci constituent un préliminaire indispensable à toute approche de sociologie historique, notamment de sociologie religieuse. D'une manière générale, sans doute parce qu'ils sont confrontés à des corpus très fragmentaires, les historiens du monde phénico-punique sont peu enclins à travailler de manière systématique, donc à produire de véritables instruments de travail, et optent trop souvent pour une approche impressionniste des données disponibles. On se réjouira du fait que des domaines connexes, comme le domaine ougaritique, plus riche, donc favorisant une approche davantage systématique (*cf.* le *Banco de datos* ougaritique de J.-L. Cunchillos, p. ex. Cunchillos *et alii* 2002 ou Cunchillos – Vita – Zamora 2003a), ont inspiré la mise

en chantier d'instruments de travail à vocation exhaustive pour l'épigraphie phénico-punique (P. Xella, J. Á. Zamora, M. G. Amadasi Guzzo[9]).

En ce qui concerne les textes littéraires, l'entreprise prometteuse d'un corpus des sources classiques sur la civilisation phénicienne et punique semble malheureusement s'être ensablée après un seul volume (Mazza – Ribichini – Xella eds. 1988). La juxtaposition de ces témoignages favoriserait pourtant des confrontations, permettrait de dégager des constantes, des «invariants» du discours classique sur l'altérité phénicienne, tout autant que des «parcours» informatifs, par exemple autour de la pratique des sacrifices d'enfants. En d'autres termes, même si les sources sont connues depuis longtemps, elles peuvent et doivent faire l'objet d'interrogations renouvelées à la lumière des méthodes et des concepts les plus récents. Un coup d'œil sur le jardin des voisins – les classicistes et les biblistes – pourrait s'avérer stimulant: à quand l'introduction des *gender studies* dans l'histoire phénico-punique ? à quand la prise en compte des dynamiques auteur - lecteur pour les sources littéraires ? à quand une réflexion approfondie sur la réception et le positionnement des Phéniciens dans la culture occidentale ? On pourrait multiplier les pistes.

Elles ne signifient pas faire *tabula rasa* du passé. Il ne s'agit nullement d'évacuer l'événementiel, au contraire au centre d'un certain regain d'intérêt, mais de l'intégrer au culturel, à l'idéologique[10]. De ce point de vue, les Guerres Puniques constituent, pour les historiens, un terrain d'enquête très fécond, mais insuffisamment valorisé, en dépit de quelques publications récentes (Brizzi 1984, Ameling 1993, Loreto 1995; Le Bohec 1996; Seibert 1997). L'historiographie ancienne et moderne de cet événement majeur de l'Antiquité mériterait d'être reprise sur des bases nouvelles.

Quant à l'archéologie, grande pourvoyeuse de matériel et de questions nouvelles, on soulignera le rôle phare de Carthage, depuis le lancement des chantiers internationaux, ainsi que celui de Beyrouth, dont les fouilles récentes ont profondément transformé notre connaissance de cet établissement phénicien. Mais on n'oubliera pas non plus les fouilles de Kamid el-Loz qui nous ont obligés à réfléchir sur deux aspects importants: la Phénicie avant 1200 av. J.-C. et la Phénicie de l'intérieur des terres, bref l'enracinement territorial et chronologique du concept de Phénicie, sa dynamique interne, que de récentes études, notamment celles d'H. Sader[11], ont permis de mieux cerner. Pour ce qui est de l'aval de l'histoire phénicienne, à l'ouvrage de J. D. Grainger (1991, peu satisfaisant à bien des égards), on préférera les travaux toujours très stimulants de F. Millar et de M. Sartre sur un terrain qui attend encore d'être pleinement valorisé: la Phénicie après Alexandre.

Parmi les données issues des fouilles, celles qui relèvent de l'iconographie et de l'iconologie sont cernées avec plus d'acuité qu'auparavant. Le langage imagé des Phéniciens, si longtemps décrié ou traité à coup d'étiquettes aussi vagues qu'inutiles, fait enfin l'objet d'enquêtes méthodologiquement solides: on songe tout spécialement aux travaux de E. Gubel (1987), O. Keel et C. Uehlinger (eds. 1992), B. Sass et Ch. Uehlinger (1993, sur le corpus des sceaux, objet d'une attention particulière, y compris de la part des épigraphistes), mais aussi de D. Ciafaloni (1992), I. Cornelius (1994) et T. N. D. Mettinger (1995, pour l'aniconisme). C'est naturellement l'étude de la religion qui profite le plus de ces progrès, le binôme «image et religion» ayant fait l'objet d'enquêtes croisées au départ de la Grèce et de Rome surtout, mais aussi de l'Étrurie et de l'Orient (groupe «Image et religion» de l'École française de Rome).

Quant à l'approche historiographique, c'est une veine qui semble amenée à se développer. Par exemple, récemment, l'examen du dossier ibérique (Mederos 2001) a montré comment, entre 1780 et 1935, avait évolué l'appréhension des questions phéniciennes (dans la péninsule Ibérique, la présence des Phéniciens était constatée dès le XVIII[ème] siècle). Celle-ci, longue de près de huit siècles – et en cela comparable à celle de la présence arabe –, et pour ce qui regarde l'extension spatiale, au moins aussi large que celle des cités phéniciennes du Liban, a été longtemps sous-estimée et diversement interprétée pour des raisons qui tiennent à la nature des sources gréco-latines, à la rareté des sources écrites phéniciennes et aux idéologies en cours (colonialisme, antisémitisme...). Mederos les développe en s'intéressant tant à l'impact de certaines découvertes archéologiques qu'à l'influence en Espagne de mouvements impulsés, ailleurs en Europe, aux études phéniciennes ainsi qu'en mettant en évidence le rôle de personnalités savantes (L. Siret, P. Bosch Gimpera, A. Schulten...), sans les couper du contexte où elles évoluèrent.

9. *Cf.* http://www.ifp.mlib.cnr.it/epigra.htm.
10. Tous les remarquables travaux de S. F. Bondì vont dans cette direction (ex. Bondì 2001).
11. Sader 2000, 227-262.

Au total, notre analyse a beaucoup *déconstruit* et *relativisé*, peut-être trop sensible à l'esprit post-moderne du XXI[ème] siècle, mais cette phase de réflexion interne nous apparaît comme un passage nécessaire après des décennies de construction énergique où, dans la frénésie de bâtir, on a trop souvent oublié de se demander *comment* procéder et *pourquoi* certaines façons de faire ou de dire s'imposaient *trop naturellement* à nous. Le temps est venu d'intégrer, dans notre démarche d'historiens de la civilisation phénico-punique, les présupposés culturels et méthodologiques qui en accompagnent le cheminement et en déterminent les résultats.